

La pensée Ethique à l'Epreuve du Déchainement de Prométhée

Ibrahim Habou KILICHI

Université André Salifou de Zinder

Laboratoire Lettres, Education et Communication (LaboLEC)

koemanibh@gmail.com

Axe : Philosophie

Résumé

Le déchainement de Prométhée s'annonce comme une montée en puissance de la science et de la technique, de ce qu'on peut qualifier de technoscience. Si le mythe fait valoir l'origine de l'acquisition de l'intelligence, de la sagesse, de la science et de la technique par l'homme, il n'en demeure que ces dons et qualités constituent, de nos jours, une véritable menace pour le destin de l'humanité. Le primat de la matérialité et du profit engendré par la raison instrumentale et l'économie de marché consacre le triomphe de la désacralisation des valeurs humaines ; triomphe qui prend en otage les principes de la morale et de l'éthique traditionnelle. Jadis déterminante dans la philosophie de l'être, de l'acte et de l'action, l'éthique traditionnelle semble tomber dans la désuétude car dépassée par la toute-puissance de la technoscience et la loi du libéralisme économique. Face à cette faillite morale dont la conséquence serait non seulement la déshumanisation de l'homme mais aussi la destruction de toute la biodiversité et la biosphère, l'urgence d'une nouvelle formulation des principes éthiques est plus que souhaitée car elle s'impose comme un impératif. Au regard de ce grand défi qui se pose à l'humanité et qui peut la conduire vers une extinction de masse, comment formuler une nouvelle éthique qui puisse raisonner l'élan prométhéen ? Pour prendre en charge cette question, l'option d'une approche analytique et critique sur fond de prospective nous semble plus conséquente car cette contribution se propose de participer à la formulation d'un nouvel ordre éthique.

Mots clés : déchainement de Prométhée, éthique, déshumanisation, technoscience, valeurs humaines.

Abstract

The unleashing of Prometheus is heralded by a surge in the

power of science and technology, what we might call technoscience. While the myth highlights the origin of humankind's acquisition of intelligence, wisdom, and knowledge, these gifts and qualities nonetheless constitute a genuine threat to humanity's destiny today. The primacy of materialism and profit, driven by instrumental reason and the market economy, consecrates the triumph of the desacralization of human values by holding hostage the principles of traditional morality and ethics. Once crucial to the philosophy of being, action, and deed, traditional ethics seems to be falling into disuse, overtaken by the omnipotence of technoscience and the law of supply and demand. Faced with this moral bankruptcy, the consequence of which would be not only the dehumanization of humankind but also the destruction of the entire biosphere, the urgent need for a new formulation of ethical principles is more than just desirable; it is imperative. In light of this great challenge confronting humanity, which could lead to mass extinction, how can we formulate a new ethic capable of reasoning with this Promethean impulse?

Keywords : *unleashing of Prometheus, ethics, dehumanization, technoscience, human values.*

Introduction

L'aube du troisième millénaire s'annonce avec brutalité comme le couronnement de la toute-puissance de Prométhée c'est-à-dire l'absolue prépondérance de la science et de la technique. Il s'agit là de la manifestation d'un nouvel ordre mondial qui domine tous les domaines de l'activité humaine : de la matérialité ambiante marquée par les progrès scientifiques et techniques aux confins de l'ontologie et de ses déterminants socioculturels et éthico moraux. Ce déchainement prométhéen traduit historiquement une double identité. Dans sa manifestation première, il symbolise la libération et l'affirmation d'un esprit créateur et inventif, charriant dans son sillage l'ingéniosité, la prouesse et le talent qui ont engendré les progrès scientifiques et techniques consécuteurs à la révolution industrielle. Cette première manifestation du déchainement de Prométhée présente un caractère utilitaire et docile car la science et la technique étaient au service de l'homme. Elles étaient non seulement des moyens de lutte pour la survie et l'émancipation

de l'homme vis-à-vis des contraintes naturelles, mais aussi des viviers essentiels dans l'amélioration quantitative et qualitative de sa condition d'être.

Dans sa seconde manifestation, le déchainement prométhéen traduit une véritable inquiétude pour l'avenir de l'homme, pris dans son environnement tant naturel que social. Devenue technoscience – car il n'y a plus de ligne de démarcation entre la technique traditionnelle et la science –, le progrès scientifique et technique, dans sa phase actuelle, constitue la source de toutes les angoisses : pour la première fois de son histoire, l'humanité voit l'avenir plus sous l'angle de la menace que de l'espérance. En effet, la fulgurante montée en puissance de progrès scientifique et technique, devenus technoscience, consacre véritablement le déchaînement de *l'homo prometheus* qu'incarne la raison instrumentale et constitue ce que G. Anders qualifiait de « l'obsolescence de l'homme ». Ce déferlement sans précédent de la raison instrumentale comme le disait M. Horkheimer sonne le glas, d'une part, de l'éthique qui avait cours de l'antiquité à l'ère des scolastiques (Les aristotélico-thomistes), et d'autre part, des principes éthico-moraux formulés au lendemain des *Lumières*.

En accroissant notre pouvoir, l'avènement de la technoscience a radicalement transformé notre perception du permis et de l'interdit créant ainsi un véritable vide du point de vue de l'éthique traditionnelle. En effet, au nom de l'innovation et de la quête des résultats toujours plus performants et plus audacieux, la question de la condition humaine se trouve être reléguée au second plan, si elle n'est pas soigneusement niée. La capacité de créer qui faisait la grandeur de l'intelligence humaine périclita jusqu'à devenir une malédiction pour l'humanité tout entière. La puissance de la technoscience génère des attitudes et des comportements nouveaux mettant en péril le substrat moral et social qui fonde nos valeurs et qui détermine

notre psychologie. Dans *La pensée éthique contemporaine*, Clotilde Leguil (1994, p.3) établit le même constat en ces propos : « La pensée éthique contemporaine nous montre comment les questions du bien et du juste tentent de se formuler de façon nouvelle au sein d'une époque où on ne peut plus faire appel à des valeurs morales immuables et transcendantes ». Au demeurant, le véritable enjeu repose non pas sur la prohibition des nouvelles avancées scientifiques et techniques mais sur une nouvelle éthique capable de prendre en charge la sacralité de l'homme et la protection de la biosphère.

De ce qui précède, le problème repose sur ce que doit être l'éthique de notre temps car la principale interrogation réside dans la nécessité d'une nouvelle perception de l'éthique capable de répondre aux préoccupations du moment : quelle doit être la nouvelle axiomatique éthique ? Certes, des philosophes tels que H. Jonas, E. Levinas et M. Foucault ont proposé des nouvelles approches des principes éthiques ; approches qui recommandent dans leur ensemble une nouvelle perception de l'éthique en tant qu'elle sied au nouvel ordre (social, culturel, politique et économique) mondial. Et, comme le disait Hegel (1940, p. 43), « [...] chacun est le fils de son temps ; de même aussi la philosophie, elle résume son temps dans la pensée », cela est aussi valable pour la formulation de l'éthique du fait que tout principe relevant de cet ordre doit nécessairement répondre au besoin de son temps. Aussi, la question du fondement de l'éthique nouvelle suscite d'autres qui lui sont corolaires car la formulation d'un principe éthique fait appel non seulement à un contenu et un but mais aussi à des enjeux. Alors, sur quelle base s'édifiera cette éthique nouvelle et dans quel but ? Dans l'hypothèse que la formulation d'une éthique nouvelle soit possible, quels peuvent être les défis et les perspectives qui attendent une telle formulation éthique ?

Au demeurant, l'argumentaire de la présente réflexion s'articule autour de ces interrogations et la démarche adoptée est une sorte

de prospective qui repose sur une analyse critique structurée en trois chapitres :

- 1 Le déchainement de Prométhée et le couronnement des progrès scientifiques et technique ;
- 2 Le déchainement de Prométhée et la désuétude de l'éthique traditionnelle ;
- 3 Le déchainement de Prométhée et la nécessité d'un nouveau paradigme éthique

1 Le déchainement de Prométhée et le couronnement des progrès scientifiques et techniques

À l'origine, l'homme faisait recours à la science et à la technique pour se protéger des aléas naturels, de l'insécurité et surtout pour satisfaire ses besoins fondamentaux. En effet, la science et la technique, à travers les connaissances empiriques et l'outil, apparaissent comme les premières armes créées par l'homme pour faire face aux contraintes d'une nature très peu tendre voire même hostile à son épanouissement. C'est donc par nécessité que l'homme inventa la science et la technique pour subvenir, d'abord, à ses besoins végétatifs, ensuite, aux autres impératifs liés à sa condition d'être. À l'époque, la créativité était le domaine de définition de la survie de l'homme. Depuis lors, le destin de l'homme était scellé aux inventions techniques, aux productions scientifiques et aux créations artistiques et culturelles.

De l'antiquité jusqu'au début du XVII^{ème} en passant par le Moyen âge et la Renaissance, il est indéniable que la connaissance qu'a l'homme des lois et principes qui gouvernent l'univers ne lui permette de se soustraire de l'emprise de la nature. Durant ces périodes, l'homme était loin de répondre à l'appel de R. Descartes (1981, p. 73) qui consiste à « [...] nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature ». Mieux,

aucune de ses actions ne mettait en péril son cadre de vie comme l'illustre H. Jonas (1998, p. 24) en ces propos : « Toutes les libertés qu'il prend avec les habitants de la terre, de la mer et de l'air laissent pourtant inchangée la nature englobant de ces règnes et ne diminuaient pas leurs forces créatrices ».

Cependant, avec les travaux de Galilée, une nouvelle révolution s'est opérée apportant un bouleversement de la conception antique d'un univers clos dans lequel la terre serait comme une entité stable et immobile. Cela a permis de jeter les jalons d'une nouvelle *Weltanschauung* (vision du monde) d'un univers infini dans lequel se trouve un monde ouvert constitué des lois connaissables non pas par une mythologie mais par des principes qui obéissent à une intelligibilité mathématique. Depuis lors, l'homme ne se contentait pas de l'empiricité c'est-à-dire de ce que la nature lui offre dans son immédiateté, mais de ce qu'il conçoit, théorise, projette et extrapole grâce à son imagination et sa sagacité intellectuelle. Il s'agit là du véritable point de départ du déchainement prométhéen. Avec les progrès scientifiques et techniques consécutifs à la révolution industrielle, il s'est opéré un véritable changement de paradigme aussi bien dans les domaines d'investigation et de recherche que dans les mœurs et les conduites des hommes. Le développement de la physique moderne, de la chimie et de la biologie a permis à l'humanité de se lancer sur la voie du progrès dans l'espoir d'une amélioration quantitative et qualitative de ses conditions matérielles d'existence. Ce progrès est la caractéristique principale des *Lumières* que Kant (1947, p.88) définit avec dextérité en ces termes :

Les Lumières se définissent comme la sortie de l'homme hors de l'état de minorité, où il se maintient par sa propre faute. [...] La paresse et la lâcheté sont les causes qui expliquent qu'un si grand nombre d'hommes, alors que la nature les a affranchis depuis

longtemps de toute direction étrangère restent cependant volontiers, leur vie durant, mineurs ; et qu'il soit si facile à d'autres de se poser comme leurs tuteurs.

Sortit de sa minorité, l'homme moderne s'est effectivement donné comme objectif de parvenir non seulement à dominer et à maîtriser la nature, mais aussi à repousser les limites de ce qui, auparavant, était considéré comme la frontière du possible. Depuis lors, aucune restriction, aucun obstacle n'a su freiner ce déchainement prométhéen à travers la toute-puissance de la science et de la technique. En effet, l'ère de la raison dogmatique qui a fait la promotion de « l'Autorité des Anciens » a abdicqué avec toute sa *Weltanschauung* à l'autel de la raison conquérante ; une raison porteuse d'espoir et des progrès comme le témoigne ce propos de F. Bacon (1955, p.119) : « Notre fondation a pour fin de connaître les choses, et le mouvement secret des choses ; de reculer les bornes de l'empire humain en vue de réaliser toutes les choses possibles ». Ainsi, en consacrant la rupture avec l'ordre ancien *Les Lumières* ont ouvert à la pensée un havre de liberté, un horizon idyllique dans lequel la possibilité n'a de limite qu'elle-même. Si les lettres et les arts adoucissent les cœurs et réconfortent les esprits, la technique et la science quant à elles rendent ses esprits plus aiguisés et plus sagaces. En engendrant le machinisme, les progrès scientifiques et techniques a permis à l'homme d'accéder à l'autosuffisance dans la production des biens et des services et de développer d'autres potentialités propres à la société de consommation. L'ère du machinisme consacre donc le foisonnement des usines de transformation dont la conséquence a été la production à outrance. Mieux, on assistait dans presque tous les domaines, à une tendance de la créativité humaine vers la sophistication et l'excellence. Ce

triomphe de la raison technologique et scientifique amène H. Jonas (1998, pp.35-36) à soutenir que :

Sous la forme de la technique moderne, la technè s'est transformée en poussée en avant infinie de l'espèce et en son entreprise la plus importante. On serait tenté de croire que la vocation de l'homme consiste dans la progression, en perpétuel dépassement de soi, vers les choses toujours plus grandes et la réussite d'une domination maximale sur les choses et sur l'homme lui-même semblait être l'accomplissement de sa vocation.

En instaurant la massification et la diversification de la production, le machinisme a contribué à une nouvelle redéfinition tant au niveau de l'infrastructure (moyens de productions, facteurs de productions et forces productives) qu'au niveau de la superstructure (politique de développement, planification, administration des entreprises, gestion du personnel). Dans cette fièvre de la révolution industrielle, toute connaissance du réel vise nécessairement une application technique qui, à son tour, doit répondre à l'amélioration des conditions existentielles de l'homme. Durant cette période, même les esprits (philosophes et scientifiques) les plus critiques avaient l'intime conviction que les progrès scientifiques et techniques sont porteurs de prospérité économique et sociale et, par conséquent, ils sont des facteurs de libération de l'homme. Il y avait, en ce temps-là, un sentiment unanime autour du bien-fondé de la connaissance scientifique et technique comme le souligne ce passage de *Cours de la philosophie positive* d'A. Comte (1932, p. 99) qui stipule que: « Nous ne devons pas oublier que les sciences ont, avant tout, une destination plus directe et plus élevée ; celle de satisfaire aux besoins fondamentaux

qu'éprouve notre intelligence de connaître les lois des phénomènes ».

Cependant, l'espoir voire même la croyance portée sur le rôle salubre des progrès scientifiques et techniques va commencer à céder la place à l'inquiétude et au désenchantement. La confiance vouée au progrès scientifique et techniques était une erreur épistémique qui mettra l'homme en face d'un choix cornélien : renoncer au bienfait de la science et de la technique - devenues technoscience - ou aliéner sa volonté et sa liberté c'est-à-dire perdre sa qualité de sujet pour devenir, lui-même, objet de la logique instrumentale que commande cette technoscience.

2. Le déchainement de Prométhée et la désuétude de l'éthique traditionnelle

L'avènement et le couronnement de la technoscience en cette aube du troisième millénaire symbolise véritablement le déchainement prométhéen. Cette étape constitue le stade suprême de la toute-puissance du progrès scientifique et technique et marque le pouvoir de l'intelligence humaine dans sa capacité à repousser les frontières du possible. De facto, une révolution des moyens et des fins détermine une nouvelle perception des relations humaines et de vision du monde. Cela entraîne automatiquement un changement de paradigme dans toutes les approches touchant l'ordre épistémologique, juridique, social, éthico moral, politique ou géopolitique. Lorsqu'on se focalise sur l'élément éthique, on se rend compte à l'évidence que les grands changements intervenus au cours de ce siècle ont rendu obsolètes les discours éthiques qui fondaient la valeur éthique traditionnelle. Aujourd'hui, on doit s'interroger non pas sur l'affaiblissement de l'ancienne éthique mais plutôt sur sa caducité face à la réalité et, c'est pourquoi, on parle de la désuétude de l'éthique traditionnelle.

Pour rappel, l'éthique traditionnelle était formulée autour de deux héritages philosophiques. Le premier héritage est un legs du platonisme et de la tradition aristotélico-thomiste et repose sur le principe du *Bien* dont la vertu constitue la toile de fond. Le deuxième héritage tire sa substance à partir des *Lumières* et est tributaire des théories des contrats sociaux et des philosophies du droit. En effet, dans l'antiquité grecque, l'éthique s'est donnée, comme tâche principale, la consécration de la pratique de la vertu dans la société en tant que milieu naturel de la promotion par excellence de l'individu. Pour la sagesse antique, lorsque la *Cité* (la société) est imbibée des valeurs vertueuses, l'intériorisation de ces valeurs par chaque individu participe à l'éveil et à la consolidation de la conscience citoyenne. En effet, ce qui caractérise la pensée éthique antique, c'est avant tout son engagement à apporter autant que possible du soin et du réconfort à l'âme. Même si, par essence, cette éthique se formule autour des considérations métaphysiques telles que la sagesse et la méditation, elle se veut concrète en répondant aux préoccupations de l'homme considéré dans son environnement tant naturel que social. Il s'agit donc d'une éthique qui met l'accent sur la béatitude de l'être dans ce qui fait son ontologie. Orientée dans la recherche de « ce qui est bien » et qui se rapporte au *Bien suprême*, cette éthique s'appuie sur l'éducation en tant qu'outil privilégié dans le façonnage de la conduite de l'individu comme l'atteste ce propos de Socrate rapporté par Platon (1966, p.277) dans le livre VII de la *République* :

Chacun possède la faculté d'apprendre et un organe à cet usage ; et que, semblable à des yeux qui ne pourraient se tourner des ténèbres vers la lumière qu'avec le corps tout entier, l'organe de l'intelligence doit se tourner, avec l'âme tout entière, de la vue de ce qui naît dans la contemplation de ce

qu'il y a de plus lumineux dans l'être, et cela nous l'avons appelé le bien, n'est-ce pas ?

Au demeurant, si Platon appelait les gens à apaiser leurs âmes par la pratique de l'ascèse (méditation profonde) afin de vivre dans l'apathie (paix intérieure) et l'ataraxie (être en harmonie avec soi-même), Aristote quant à lui plaidait la pédagogie de la droiture, de la rectitude, de l'humilité et de la modération à travers la recherche du juste milieu. Pour Aristote, la communauté c'est-à-dire la Cité est première et primordiale dans la constitution de l'ordre éthique. Pour la philosophie aristotélicienne, la Cité est en même temps essentielle et existentielle pour l'homme en ce qu'elle lui offre de quoi maintenir son humanité à travers des normes éducatives et éthico morales. Cette humanité réside dans la capacité et l'aptitude du citoyen à cultiver la vertu que lui inspire la communauté (la Cité) afin de se débarrasser de toute grégarité instinctive.

L'éthique aristotélicienne est pleinement engagée dans les inventions et les innovations en matière scientifique et technique, bien que cette science et cette technique soient à leurs balbutiements. En outre, pour cette éthique, les inventions dans les sciences et les arts doivent répondre au besoin de la Cité et dans le seul but de la satisfaction des besoins communautaire. Cela est si capital car c'est de la satisfaction des besoins que dépende la survie de la Cité elle-même. Aussi, faudrait-il noter que c'est dans le but de cette satisfaction que se diversifient au sein la Cité les tâches socioprofessionnelles. L'économie domestique dont la paternité est souvent attribuée à ce philosophe repose elle-même sur le principe de rationalisation de la consommation en vue d'éviter toutes les formes d'utilisations abusives, telles que la gabegie et la dissipation. Partisan du progrès dans les sciences et les arts, Aristote formule les valeurs éthiques sur fond de la pratique de la vertu en tant que principe de la modération et de la justice. Cette éthique se

formule autour des principes qui doivent gouverner toutes les actions de l'homme dans une société bien heureuse (*la Polis*). C'est pourquoi chez cet auteur, toute la vie humaine c'est-à-dire les sciences et les techniques, la justice, les décisions politiques, ainsi que les conduites morales doivent tendre vers le *Bien*. Ce souverain *Bien*, si précieux, ne peut se trouver que dans la Cité car, comme le disait Aristote (1990, p. 302) : « C'est, en effet, là seulement que l'homme de bien et le bon citoyen sont une seule et même personne ». L'éthique fondée sur la recherche du *Bien* et du bonheur à travers la béatitude de l'âme était également au centre de la pensée néoplatonicienne à travers des auteurs tels qu'Épicure, Lucrèce, Marc Aurèle et les stoïciens.

En période médiévale, l'éthique était formulée sur les décombres de l'édifice aristotélicien mais son axiologie repose foncièrement sur la pensée théologique. Dans cette approche, il n'y a pas de valeurs éthiques en dehors de ce qu'enseigne le *Livre* c'est-à-dire la Bible. Toutes les valeurs ne valent que par leur conformité aux principes bibliques et, les actions qu'elles dictent doivent obéir aux normes divines prescrites par le *Livre*. L'absolue autorité du clergé étend son contrôle et sa puissance dans tous les domaines y compris le plus heuristique engageant l'art, la science et la technique. L'éthique médiévale se caractérise par l'omniprésence de la théologie à telle enseigne que l'esprit créatif se retrouve subsumé par la pesanteur du dogme car la raison elle-même est devenue la servante de la religion. Pour cette pensée éthique, tout ce que l'homme fait, il ne saurait le faire que par guidance divine en tant que condition première c'est-à-dire Dieu ; condition des toutes les autres conditions comme le témoigne cette affirmation du livre XI des *Confessions* de Saint Augustin : (1964, p.437) : « Vous avez donc fait tous les temps par votre puissance ».

Si l'éthique antique et l'éthique médiévale sont formulées autour de la pratique de la vertu (pour la première) et de la rédemption de l'âme (pour la seconde), celle des *Lumières* tire

sa substance dans les principes qui gouvernent les droits de l'homme et les libertés fondamentales. L'éthique des *Lumières* c'est-à-dire de la période moderne s'est formulée autour du capitalisme ambiant. Cette éthique va de pair avec la pensée démocratique et libérale d'où sa rupture avec ses devancières. La pensée éthique libérale se démarque nettement de celles qui l'ont précédée par le choix porté sur l'individu en tant que sujet du droit et non pas sur la communauté. En mettant l'accent sur les droits et les libertés individuelles, cette pensée éthique part du principe selon lequel, « la personne humaine est sacrée ». Le caractère d'inaliénabilité et d'imprescriptibilité de ce qu'on considère comme capacité juridique inhérente à la personne devient un credo pour cette pensée éthique et, il faut privilégier l'intérêt personnel car c'est de sa garantie que peut se déterminer l'intérêt général. A ce propos, B. Constant (1957, p. 94) affirme que : « Sous le règne de la liberté, l'intérêt personnel est l'allié le plus éclairé, le plus constant, le plus utile de l'intérêt général ». Certains auteurs à l'image de J. Locke, et C. Montesquieu vont jusqu'à prôner au nom de cette pensée éthique, la restriction de la puissance des institutions étatiques au profit des libertés individuelles. Pour cette éthique, l'agir humain doit être conforme aux principes des droits et des libertés fondamentales.

Cependant, on peut remarquer que ces principes des droits et des libertés fondamentales inspirés par la *convention de Philadelphie* (la constitution américaine) et la *Révolution française* ont connus une nuance considérable avec Kant. Pour cet auteur, il faut revenir non pas sur le droit, mais sur ce qui donne un sens à ce droit c'est à dire le devoir. Dans la perspective kantienne, l'éthique est orientée sur l'action conforme aux principes du devoir tout en déclinant un caractère universel dans sa formulation comme l'atteste cette maxime : « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle ».

(Kant, 1942, p.35). Prônant l'universalité de ses maximes, l'éthique kantienne se veut aussi être humaniste dans un monde où les mentalités sont instrumentalisées par la logique de l'individualisme et de l'économie de marché, consécutive aux progrès scientifiques et techniques. En demandant aux hommes d'agir et de faire en sorte que cette action soit non seulement universelle mais aussi désintéressée, l'éthique kantienne intervient à contre-courant de l'esprit de son siècle ; un siècle dominé par la prééminence de l'individu en tant que sujet du droit et par l'essor du capital en tant que garantie existentielle du nouvel ordre apporté par le capitalisme montant. Aussi moralement bonne qu'elle puisse être, la pensée éthique kantienne semble être dépassée par la montée fulgurante du système capitaliste libéral bâti sur la base de l'intérêt et du profit.

Au demeurant, la pensée éthique traditionnelle ou classique a été évincée par les cours des événements de son temps. Les différentes révolutions apportées dans presque tous les domaines ont occasionné non seulement une transformation rapide des habitudes mais aussi une nouvelle perception des moyens et des fins et, par conséquent, une nouvelle vision du monde fortement influencée par la technoscience. L'éthique à l'ère de ce que M. Horkheimer qualifie de la « raison instrumentale », doit se formuler autrement pour atteindre une certaine efficacité.

3. Le déchainement de Prométhée et la nécessité d'un nouveau paradigme éthique

Il est indéniable que la toute-puissance de la technoscience a créé un véritable bouleversement dans l'existential de l'homme. Cette situation a engendré non seulement un type nouveau de société, mais aussi un type nouveau de sujet. Les progrès scientifiques et techniques devenu

progrès de la technoscience a engendré un modèle de société dite « société de consommation » et un nouveau type d'individu que H. Marcus qualifie de « l'homme unidimensionnel ». En effet, l'essor industriel a été un facteur déterminant dans la division sociale du travail ainsi que dans la reconstitution des classes et des catégories sociales. Cette transformation du clivage sociale va de pair avec un changement des mœurs et des comportements tant au niveau individuel que collectif.

L'avènement de la société de consommation est la preuve évidente du triomphe de l'économie du marché, elle-même résultante du capitalisme néolibéral. Celui-ci est un système composé des doctrines philosophiques, économiques et politiques qui ont considérablement influencé la conception traditionnelle de la société en créant une nouvelle *Weltanschauung* axée sur l'hégémonie de la technoscience, l'individualisme et l'accumulation du capital à travers la recherche effrénée du profit. Devant ce *new deal* (nouvelle donne) à dimension scientifique, économique, sociopolitique et culturelle, l'ancienne conception de la société défendue par Aristote et qui fait de l'homme un « animal politique » (*homo politikon zoôn*) tombe en désuétude au même titre que le *contrat social* de Rousseau et le *moralisme kantien*. Dans ce clivage, la raison instrumentale gouverne à travers la technoscience. Quant aux lois qui président l'offre et la demande, elles semblent être dépassées par le système de vente des titres financiers, d'actions et des obligations dans les bourses des valeurs. Par conséquent, repenser un nouvel ordre éthique qui sied aux exigences et aux impératifs du moment est plus que nécessaire.

La formulation d'un nouveau paradigme éthique en cette ère de la technoscience s'impose parce qu'il est question du destin de l'humanité toute entière. En effet, l'avènement de la technoscience n'a pas seulement révolutionné les productions scientifiques et techniques, elle a aussi marqué l'entrée de l'homme dans une véritable impasse. Pendant longtemps, on a

minimalisé les risques que pourraient engendrer les progrès de la technoscience. En produisant ce qui est utile, ce qui peut s'avérer inutile et très souvent ce qui finit par être nuisible pour ses conditions matérielles d'existence, l'homme s'est engagé, sans le vouloir, sur le chemin de son autodestruction. Par sa puissance, cet implacable règne de la technoscience a littéralement envahi tous les pans de la vie humaine, instrumentalisant ainsi la science, la technique, l'économie, la politique et même ce qui relève du biologique et de l'*ethos*. Ce nouvel ordre traduit véritablement l'éclipse de la raison que prophétisait M. Horkheimer. Grâce au déchainement prométhéen, la raison instrumentale est arrivée à dominer non seulement la biosphère de l'homme mais aussi tout ce qui est relatif à son ontologie, allant du végétatif au spirituel. L'avènement du biopouvoir a davantage contribué à l'obsolescence de l'homme par la perte de ce qui lui est séculaire c'est-à-dire l'ontogénie et la phylogénie. Cette condition désolante de l'homme amène J. Monod (1970, p.217) à soutenir que : « l'homme moderne se retourne vers ou plutôt contre la science dont il mesure maintenant le terrible pouvoir de destruction, non seulement du corps, mais de l'âme elle-même ».

Il est indéniable que la raison instrumentale, consécutive au déchainement prométhéen, est une menace existentielle pour l'humanité actuelle et en même temps une compromission pour les générations futures. L'humanité est tombée dans le piège de la technoscience qu'elle a elle-même mise au point. Dépassée par la puissance de de cette invention fatale, l'humanité a besoin de retrouver son âme, son supplément spirituel car elle est « tombée dans la déraison à l'heure de la civilisation technicienne ». (Bergson1932, p. 334). Pour ce faire, cette humanité doit formuler des nouveaux principes éthiques susceptibles de relever les défis du moment en dissipant les inquiétudes. Une nouvelle approche éthique rompant avec l'ancien paradigme serait plus conséquente pour répondre aux

attentes des populations. Tel est le sens que J. Russ et C. Leguil (1994, p.3) donnaient à toute éthique contemporaine : « Nous sommes condamnés à inventer notre existence et de même les valeurs que nous souhaitons suivre ». En effet, la formulation d'un nouveau paradigme éthique se pose en termes d'impératif majeur du fait de la nécessité et de l'urgence d'un désamorçage de la dérive suicidaire à laquelle nous destine la raison instrumentale par le biais de la technoscience. En produisant à outrance des éléments physiques et chimiques aux effets ionisants, irradiants ou polluants, la technoscience devient de ce fait une arme létale, capable de mettre en péril l'humanité entière. Pire, le biopouvoir qu'elle a institué grâce aux manipulations biologiques (les greffes, les transmutations corporelles) et aux contrôles sanitaires et pharmaceutiques (cas de la covid 19) nous interpelle à une nouvelle formulation des règles éthiques. Le développement de la cybernétique, de la robotique et leur introduction dans tous les domaines de la vie quotidienne à travers l'I.A. (intelligence artificielle) vient en appoint dans l'urgence de la recherche des nouvelles perspectives éthiques.

Dès lors, il appartient à l'époque contemporaine d'inventer son axiomatique éthique. Celle-ci doit se formuler autour des questions relatives à la technologie, à la croissance économique, à la démocratie et à l'État de droit. Dans *La pensée éthique contemporaine*, Jacqueline Russ et Clotilde Leguil (1994, p.p. 4-5) déclarent que :

Nous nous sommes trouvés en quelque sorte dépassés par les possibilités techniques que nous avons créées et que nous avons eu besoin de penser nos actes afin de les orienter vers une finalité qui ne soit pas seulement celle de l'exercice de la puissance mais aussi celle de la réalisation de l'humain. C'est que l'histoire du XXème siècle nous a montré que

tout ce qui est possible techniquement n'est pas nécessairement souhaitable pour l'être humain.

Pour ces deux auteurs, la pensée éthique contemporaine doit se mettre à jour afin de répondre aux exigences qu'impose le nouvel ordre technoscientifique à la condition existentielle de l'homme actuel. Cette pensée éthique doit se formuler non pas autour des désirs et des flux vitaux tels que le pensaient G. Deleuze et Guattari ; parce qu'elle ne doit pas être immanente en s'auto-centrant et en s'auto-fermant sur l'ontologie. Elle ne doit pas non plus être une pensée éthique de la transcendance comme le voulait E. Levinas parce qu'il s'agit ici de répondre à une réalité concrète. Par ailleurs, pour être de notre temps, la pensée éthique contemporaine doit intégrer dans son discours l'érection d'une communauté communicationnelle comme l'ont souhaité K.O. Apel et J. Habermas. Pour ces penseurs, l'assise d'un nouveau paradigme éthique doit reposer sur la formation d'une communauté communicationnelle qui s'appuierait sur l'horizon de la technoscience (pour le premier) et sur un choix axiologique individuel (pour le second). Selon K. O. Apel, toute éthique sérieuse de notre temps doit prendre en considération la dimension de la civilisation technicienne y compris le paradoxe qu'elle a engendré. Elle doit affronter le paradoxe que nous impose la civilisation technicienne à travers ce double désir qui consiste, d'une part, à vouloir profiter des retombées de la technoscience et, d'autre part, à prescrire des normes éthiques universelles susceptibles de dompter les errements voire les effets pervers et deshumanisants causés par cette même technoscience. Il s'agit là d'une équation difficile à résoudre car K.O. Apel (1987, p. 43) disait que : « [...] la tâche philosophique de fonder en raison une éthique universelle n'a jamais été aussi ardue, voire désespérée qu'en cette époque scientifique ». Il

apparaît que chez Apel, l'espoir de bâtir une éthique de notre temps n'est pas une tâche aisée au regard de la complexité du choix à opérer.

Quant à J. Habermas, il ne croit pas à une éthique qui peut prétendre se reposer sur une valeur universelle. Pour lui, il faut distinguer l'éthique de la morale. Cette dernière peut s'offrir un cachet universel contrairement à l'éthique qui relève d'un choix axiologique subjectif parce que déterminé par une perception personnelle et préférentielle qui, du reste, est plus motivée par l'élan sentimental que rationnel. L'initiative de la nouvelle formulation éthique chez Habermas a pour fondement de base *le principe dialogal*. Celui-ci est un principe-clé de la communication intersubjective en tant que choix des valeurs qui doivent guider les décisions et qui ne sont forcément, ni rationnels, ni universels. Aucun principe éthique universel ne peut convaincre les individualités, au contraire, les avis individuels peuvent concourir à une universalité discutée comme le témoigne cette affirmation

Ce n'est pas en ignorant le contexte des interactions médiatisées par le langage, ainsi que la perspective du participant en général, que nous acquérons un point de vue impartial, mais uniquement par un décloisonnement universel des perspectives individuelles des participants. (J. Habermas, 1992, p. 134) :

Au demeurant, dans leur perspective, Apel et Habermas pensent que l'éthique de notre temps doit se formuler autour du label communicationnel bien qu'ils n'ont pas la même démarche. Cependant, le contenu de leur paradigme éthique s'il n'est pas fugace, semble être mitigé et nous laisse perplexes. C'est pourquoi, dans cette quête d'une perspective

éthique digne de notre temps, l'attention doit se focaliser sur le principe de la prudence et de la responsabilité tel que défendu par H. Jonas. En effet, ce qui singularise la pensée éthique de cet auteur, c'est sa capacité à prendre en charge la portée et la dimension du pouvoir de la technoscience ainsi que les conséquences et les risques présents et futurs auxquels elle expose l'humanité toute entière en cette aube du troisième millénaire. La pensée éthique prônée par H. Jonas a le mérite de proposer non seulement un contenu adapté à dompter voire à « civiliser » les errements issus de la technoscience afin d'humaniser la raison instrumentale, mais aussi d'entrevoir des perspectives d'un développement durable. L'argumentaire de cette pensée éthique repose sur deux piédestaux : la prudence et la responsabilité. La prudence dont parlait cet auteur est une attitude qui consiste à intégrer dans tous les actes que nous posons, individuellement ou collectivement, des référentiels de précaution et de sauvegarde des valeurs qui font notre humanité. C'est dans cette optique qu'il déclare : « Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre ». (H. Jonas 1998, p. 40). Quant à la responsabilité, elle traduit le devoir-être de chacun et de tous à œuvrer pour un monde fiable et viable dépourvu de toute menace existentielle présente ou avenir. C'est dans ce sens que H. Jona (1998, p. 261) tient aussi ce propos: « L'avenir de l'humanité est la première obligation du comportement collectif humain à l'âge de la civilisation technique devenue toute-puissante ».

Au demeurant, H. Jonas a su transcender le dilemme de K.O. apel qui consiste à censurer la technoscience dans certains de ces élans au profit de la morale sociale (comme l'ont fait les aristotélico-thomistes en période médiévale) ou bien laisser à logique instrumentale issue de la technoscience les prérogatives de dicter les règles y compris dans le

domaine éthico-moral. Pour H. Jonas, le choix cornélien ne s'impose pas car si G.W.F. Hegel (1940, p. 43) pense que « chacun est le fils de son temps », il y va de même que toute pensée éthique doit apporter des solutions à son époque. C'est pourquoi, H. Jona (1998, p. 266) nous avertit que : « [...] la nouvelle obligation insiste nécessairement avant tout sur une éthique de la conservation, de la préservation, et de l'empêchement ». La pensée éthique 'de H. Jonas n'est pas un simple vœu pieux ; elle est une recette susceptible de conjurer la menace de la technoscience afin de garantir la survie et l'épanouissement de l'homme en particulier et de toutes les espèces en général.

Conclusion

Il est indéniable que le déchainement prométhéen c'est-à-dire l'avènement des progrès scientifiques et techniques devenu technoscience grâce des recherches hautement sagaces et à la sophistication a été très salubre dans l'amélioration des conditions de vie de l'homme. Cependant, la montée en puissance de la logique instrumentale avait confisqué l'espoir tant attendu de ces progrès car, ce qui était perçu comme une libération de l'homme devient, avec le temps, une véritable épée de Damoclès planant par-dessus l'humanité toute entière. Il y a donc un retournement de la situation parce que l'outil de libération est devenu une menace existentielle.

Au regard des arguments développés dans cette analyse, il est clair que la formulation d'une pensée éthique de notre temps n'est pas une tâche aisée. Ce monde contemporain, très complexe, connaît des mutations profondes à telle enseigne que les règles sociales et morales sont fortement instrumentalisées par la technoscience et la loi du marché. Il est évident que l'éthique traditionnelle est

obsolète car elle est dépassée par la réalité du moment. De même, le paradigme éthique fondé sur des principes méta moraux telle que l'éthique de la transcendance prônée par E. Levinas ou sur des principes onto moraux telle que l'éthique de l'immanence défendue par J. Deleuze, F. Guattari et M. Conche ne peut répondre à l'éthique de notre temps.

Dans un tel environnement, la conception d'une axiomatique éthique conséquente relève du pragmatisme et, c'est pourquoi toutes les projections doivent converger vers la pensée de H. Jonas. En effet, c'est chez cet auteur que se formule, de notre point de vue, le discours le plus achevé sur ce que doit être une pensée éthique en ce temps-ci. L'éthique que propose H. Jonas est une théorisation complète qui, en premier lieu, rationalise et humanise les actes et les comportements des hommes aussi bien entre eux-mêmes, dans leurs relations et leurs interactions, que dans leurs créations scientifiques et techniques. En deuxième lieu, cette pensée éthique entrevoit des relations saines entre l'homme et la nature (en vertu du principe de précaution) tout en tenant compte des générations futures. Le paradigme éthique de H. Jonas et si pertinent à telle enseigne que A. Léopold (1995, pp.258-259) s'en approprie à travers ce témoignage :

Toutes les éthiques élaborées jusqu'ici reposent sur un seul présupposé : que l'individu est membre d'une communauté de parties interdépendante [...] L'éthique de la terre élargie simplement les frontières de la communauté de manière à y inclure le sol, l'eau, les plantes, les animaux, ou collectivement, la terre... En bref une éthique de la terre fait passer l'homo sapiens du rôle de conquérant de la communauté-terre à celui de membre parmi d'autres de cette communauté.

A la lumière des fins qu'elle se propose, la pensée éthique jonassienne est porteuse d'espoir dans cet environnement contemporain où la ligne de démarcation entre l'authentique et l'artificiel semble s'effacer et où la notion du *bien* et du *mal* devient un narratif voire un quiproquo qui sied à une géométrie variable. Face aux défis multiples que qu'a engendré le nouvel ordre ultra libéral avec sa logique instrumentale, seule une perspective éthique à dimension humaniste et environnementale comme le proposait H. Jonas peut garantir et assurer la protection de la biosphère et de sa biodiversité afin de sauver la survie des espèces tant humaines, animales que végétales d'une sixième extinction de masse.

En outre, le paradigme éthique conçu par H. Jonas ne s'arroe pas toute la perfection. En mettant l'accent sur la responsabilité et le principe de précaution, il est une base, un socle sur lequel s'édifiera l'éthique de notre ère. Ce modèle éthique n'est pas hermétique ; il est intégratif et dynamique et, c'est pourquoi il peut être renforcé par d'autres contributions éthiques à l'image de celles qui mettent en exergue la communication (Apel, Habermas et Rawls) ou de celles qui s'intéressent à la bioéthique (Foucault, Gaumont-Prat).

Références bibliographiques

- APEL Karl Otto**, 1987. *L'a priori de communauté communicationnelle et les fondements de l'éthique*, PUL, Lille
- ARISTOTE**, 1990. *Les politiques*, Garnier-Flammarion, Paris

- BACON Francis**, 1995. *La Nouvelle Atlantide*, Garnier-Flammarion, Paris
- BERGSON Henri**, 1996. *L'Évolution créatrice*, PUF, Paris
- COMTE Auguste**, 1932. *Cours de philosophie positive*, Garnier-Flammarion, Paris
- CONTANT Benjamin**, 1957. *De la liberté des anciens comparée à celle des modernes*, Pléiade, Paris
- DESCARTES René**, 1988. *Discours de la méthode*, UGE, Paris
- HABERMAS Jürgen**, 1992. *De l'éthique de la discussion*, Le Cerf, Paris
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich**, 1940. *Principes de la philosophie du droit*, Gallimard, Paris
- JACQUELINE Russ et CLOTILDE Leguil**, 2008. *La pensée éthique contemporaine*, PUF, Paris
- JONAS Hans**, 1998. *Le Principe Responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique*, Flammarion, Paris
- KANT Emmanuel**, 1947. « Qu'est-ce que les Lumières ? » in *La philosophie de l'histoire*, Aubier-Montaigne, Paris
- KANT Emmanuel**, 1942. *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Delagrave, Paris
- LÉOPOLD Aldo**, 1995. *Almanach d'un Comté des sables*, Aubier, Paris
- MONOD Jean**, 1970. *Le hasard et la nécessité*, Seuil, Paris
- PLATON**, 1966. *La république*, GF-Flammarion, Paris
- SAINT AUGUSTIN**, 1964. *Confessions*, Garnier-Flammarion, Paris